

Le temps de la fête

Contributions pour une histoire de la fête à Bazoges

Cette chronique est dédiée à tous les bénévoles de nos fêtes

Certains beaux soirs d'été ont vu s'égayer au pied du donjon, troubadours, écuyers et paysans. En juillet et en août 2013, pour la dixième année¹, les bénévoles de l'association « Au cœur du bocage », menés par leur présidente Martine Guidoni et leur scénariste Guy Joguet, acteurs, musiciens, vieux métiers, meneurs de bêtes et dompteurs de feux ont fait la fête, s'appropriant leur site médiéval. Comme les pierres qui tiennent, les unes avec les autres, depuis des siècles cette antique sentinelle de calcaire, les habitants du bourg, jeunes ou vieux, nouveaux arrivés et vieilles familles s'unissent en une même fête. Et ce n'est pas nouveau !



² Cul-de-lampe Sud-Est grande salle du Donjon.

C'est vrai que ce donjon invite à la fête : dominant le bourg, majestueux et imposant, il rappelle les temps de domination seigneuriale mais aussi la nécessaire demande de protection des habitants. Un des culots de la croisée d'ogives² de la grande salle ne représente-t-il pas cet étrange convive buveur, dont les yeux pleins de vin et de plaisirs effraient les enfants visiteurs d'aujourd'hui ? Le château ne protège plus personne. Pourtant, il rassemble encore le temps d'une fête.

Au début des années 1990, dans la grande salle d'un donjon en réparation, de modestes veillées avaient déjà réuni quelques fidèles Bazogeais de la fête. C'est cependant un autre château qui servit de décor aux fêtes des années 1970-1980 que tout le monde garde en mémoire. A Pulteau, Jean-Claude Loyau ouvrait les communs, l'orangerie, la cour, les allées et nouveau seigneur amateur de fête il accueillait dans la vaste prairie tout Bazoges à la fête.



¹ Nocturnes 2013.



³ Noce vendéennes 1985.

Le 18 août 1985³, pour sa 12^{ème} édition, devant un drôle de maire (Michel Calandreau), la noce vit un « rabatteur de bitar » (Bruno Giraud) marier une jeune « retoucheuse de pantalon » (Véronique Mercier). Devant des milliers d'invités, selon l'article du journal « Ouest-France », la coiffe et le micro avaient rendez-vous pour créer la bonne-humeur. Véronique et Bruno ne se sont plus quittés ! Jacky Bridonneau, président du basket de 1981 à 1986 se souvient de l'organisation monstre que cette fête exigeait : 300 bénévoles à encadrer pour l'accueil des 8 à 900 convives d'un soir.

¹ - Fiyer Nocturnes médiévales 2013. Association Au Cœur du Bocage.

² - Cliché A. Rouhaud

³ - « Noce à l'ancienne à Bazoges-en-Pareds », Ouest France, août 1985.



⁴ En voiture, Noce vendéenne, août 1975.

odeurs de crottin de cheval et de la naphthaline. Sur les photographies des amateurs⁴, et devant l'objectif des professionnels⁵, de nombreux Bazogais se souviendront.

Sur cette photographie de groupe dans la cour de Pulteau, qui date sans doute de la première noce (1974) au fond à gauche, on aperçoit le « créateur » de la Noce : Joseph Bousseau, dirigeant du basket, directeur du secours mutuel de Bazoges, cordonnier, cafetier dans le bas-bourg. C'était lui l'organisateur des fêtes d'avant le comité : stock-car, corrida, fête de l'aviation, concert⁶...

Dans le cortège photographié ci-dessous, on a reconnu Paul Portrait, président de la « Bazogaise » de 1974 à 1981.



⁵ Groupe de noceurs dans la cour de Pulteau, Noce Vendéenne, studio Michel, vers 1975.



⁶ Cortège Noce Vendéenne.

⁴ - Sur la photographie noir et blanc de Francis Tapon, août 1975, dans la voiture conduite par Daniel Ducept, Jeanne-Marie est habillée par sa grand-tante Emilie. Elle porte la cabanière des femmes des alentours de Sainte-Hermine. Album E. Rouhaud.

⁵ - Photographie studio Michel, Pouzauges, communiquée par Francine Ferchaud. On voit les petites filles en bonnet et les femmes en grisette, coiffée des alentours de la Châtaigneraie.

⁶ - Jean-Louis Bobot et François Bobineau, sous l'égide du comité des fêtes, ont organisé en septembre 2009, salle des Trois rives, une projection de films documentaires autour de Bazoges autrefois. Dans les films gravés sur les DVD édités à cette occasion, on peut voir de nombreuses images de ces fêtes des années 1970-1990. Photographie communiquée par Jacky Bridonneau.

S'habiller, boire et jouer aux cartes : les petites fêtes du dimanche

Le dimanche et les jours de fêtes, c'est vrai, on met les beaux habits que l'on prend soin de ménager. On noue une cravate, on met une coiffe jusqu'au lendemain de la Grande Guerre, on n'oublie pas son plus beau chapeau. Après la messe, on cause, et surtout on va au café, pour les hommes.

Dans leur quotidien de travaux pénibles et répétitifs, nos anciens aimaient ces repères festifs que la religion catholique avait égrenés depuis des temps immémoriaux : les fêtes liturgiques mais aussi d'abord la fête du dimanche. C'est au café que la messe se prolonge avec les nouvelles de la commune que l'on s'échange mais aussi ces parties de cartes passionnées, dans les fumées de la cigarette et les odeurs exotiques et sucrées de l'anis.



⁷ Au café Chevreau, vers 1935.

Sur la précieuse photographie ci-dessous⁸, autour de la bouteille, quatre joueurs de cartes sont mis en scène en costume, cigarette à l'oreille. Ils prennent du bon temps : la belote faisait partie des fêtes.

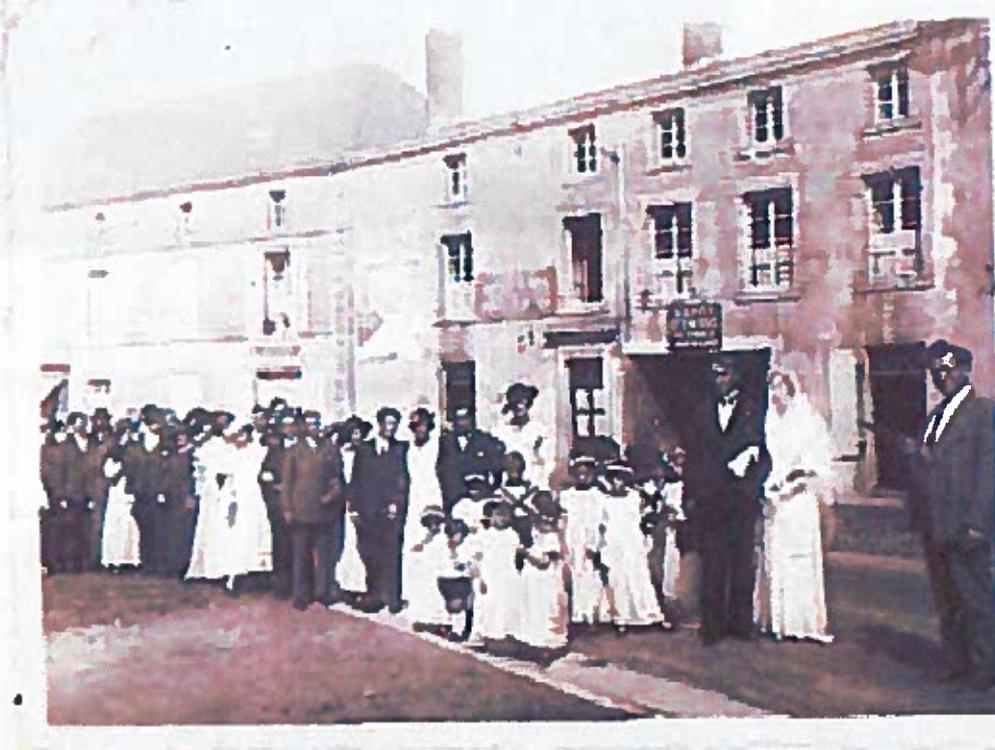


⁸ Joueurs de belote

⁷ - Photographie album Ernest Rouhaud.

⁸ - Cette très belle photographie communiquée par Thérèse et Jacques Bordron montre Maurice Belaud, Auguste Albert, Raymond Bordron et Marcel Pelletier jouant aux cartes. De toute évidence, il s'agit d'une photographie posée. Ce cliché, à dater entre 1925 et 1930, époque où n'existait pas le flash n'a pu être pris qu'en studio. On remarque le décor en toile de fond. On pense tout de suite au studio de notre photographe Emile Châtaigner (1884-1931) à Malvoisine. On sait que ce photographe professionnel entreprit une série de clichés de la vie quotidienne (La tournée du boulanger, le nettoyage du puits, etc.) dont fait partie cette photographie.

Les cafés de Bazoges mériteraient à eux seuls une bonne chronique. En 1911, dans le bourg, le recensement de population⁹ ne mentionne pas moins de cinq maisons officiellement reconnues à servir à boire et parfois à manger aux 1853 habitants que compte alors la commune. On pouvait aussi s'arrêter boire à Pulteau dans deux établissements, à Velaudin chez l'épicier, à la Roussière, au Gamaron et dans les deux relais de rouliers et de voyageurs sur la route de Chantonay au lieu-dit aujourd'hui le Loup pendu et enfin aux Cinq Chemins. Pour le seul bourg de Bazoges, de mémoire, on en retient environ huit. Dans l'entre-deux guerre, il y avait d'abord ce que l'on appelait les cafés souvent avec leurs deux salles. On buvait alcools et vins, on jouait aux cartes et il pouvait arriver que l'on y dansât : c'était chez Chevreau-Sevrit, café et hôtel, chez Hucteau : ces deux maisons sur la place de l'église, chez Baudry, un établissement qui faisait aussi restaurant, en sortant du bourg, route de Siclon et chez Artarit, dans le bas-bourg. Il y avait cependant bien plus de cabarets, simples débits de vin qui étaient indiqués par une branche d'arbre solidement accrochée à la façade de la maison¹⁰ : chez Marie Paquereau, chez Paradis, près de la mairie, chez Geffard, tout près de l'actuelle boulangerie et enfin chez Michot, au carrefour entre la Roussière et le bourg, au quartier appelé « La Croix » depuis qu'on y avait planté un calvaire. Jadis, ce groupe de maisons à la sortie du bourg, s'appelait La Maison Neuve et il paraît qu'il y avait déjà au XVIII^{ème} siècle une auberge¹¹.



¹² Cortège nuptial Ferchaud Ouvrard, place de l'église, 1936.

Si l'on remonte un peu plus le temps, en 1851, ce qui n'est pas si loin, le recensement indique sept cabaretiers officiels dans le bourg. Il s'agit de Jean Pouponneau, un propriétaire, Louis Musseau qui fait aussi le poissonnier, Jacques Orion, propriétaire cultivateur, Louis Girard, Jean Bodin qui est aussi boulanger et Prosper Paradis, un ouvrier charpentier qui tient cabaret.

Au début du XX^{ème} siècle, c'est cependant, la maison Sevrit qui paraît alors la plus ancienne. Pierre Sevrit sert à boire avec son épouse. Il est aussi boucher. Son père, aussi appelé Pierre Sevrit (1778-1820) était déjà marchand boucher et cabaretier au début du XIX^{ème} siècle. Cent ans plus tard, ses descendants, Marie Sevrit et son mari Paul Chevreau, lui-même d'une famille de négociants en grains et de cabaretiers de Siclon, tiennent conjointement un dépôt de grains et le café hôtel dans le bourg. Ils avaient pris la suite de leur père et beau-père Jules Sevrit, boucher et maître d'hôtel.

La photographie de mariage ci-dessus¹² date de 1936 et elle rappelle que les mariés d'avant-guerre, leurs garçon et fille d'honneur étaient invités dans tous les cafés pour l'apéritif. La noce entière suivait et commençait à se divertir dès la sortie de la messe. Elle prenait des forces ! Si la mariée habitait loin du bourg, dans un village, il en fallait du temps encore avant de se mettre les pieds sous la table ! On distingue les enseignes à l'arrière-plan : « café du commerce » peut-on lire sur la façade.

⁹ - Les recensements de population utilisés pour cet article sont consultables en ligne sur le site des archives départementales de la Vendée, <http://recherche-archives.vendee.fr> sous la cote 6M.

¹⁰ - Ces branches dont se souvient Renée Pineau étaient bien les enseignes des cabarets dans le bocage comme le précise Alfred Hérault dans « Le bouchon de houx », pages 92-95, *Coutumes en Vendée/2 « La Bouilite collection »*, Editions U.P.C.P, Geste Paysanne, 1989.

¹¹ - Philippe Rouleau y tenait une auberge mentionnée dès 1782, registres paroissiaux de Bazoges-en-Pareds, archives départementales de la Vendée, cotés 2E014

¹² - Mariage Ferchaud-Ouvrard, photographie communiquée par Francine Ferchaud.



¹³ Devant la boucherie, vers 1930, photographie album Baudry Belaud.

C'est une autre maison qui organisa bien des fêtes à Bazoges au XX^{ème} siècle : le café restaurant Baudry. Originaire de Thouarsais, la commune voisine, André Baudry et son épouse Alice s'étaient d'abord installés près du carrefour de la cure. La boucherie Baudry s'est fixée finalement dans le quartier qu'on appelait autrefois le « couvent », sur la route de Siclon presque en face de chez les sœurs. C'est là qu'a été prise la photographie ci-contre, entre 1925 et 1930. Dans son tablier de boucher, Henri Baudry pose avec Alice et leurs deux filles Lucette et Martine.

La maison Baudry est restée dans les mémoires pour la fête du bœuf gras qui avait lieu le petit dimanche gras, avant le Carême. On promenait dans les rues de Bazoges un bœuf gras tout enrubanné et fleuri, au son de la musique, de la boucherie au cimetière et du cimetière au calvaire de la Croix. Des chars étaient décorés par thème et c'est tout un cortège qui fêtait le gras avant le carême. Le bœuf était ensuite tué et la viande exposée à la boucherie pour être vendue aux Bazogeais¹³. Ci-dessous cette joyeuse troupe de carnaval fête également les derniers jours de bombance et de fête avant la privation du Carême. Il s'agit là sans doute d'un mardi-gras de l'année 1946 ou 1947. Dans les déguisements et sous les masques qui reconnaîtra, toujours prêtes à la fête, Marceline Bluteau Baudry, Philomène Hucteau, la jeune Jeanine Purzeau, sous sa coiffe et parmi les petits bohémiens devant, Roseline Ferchaud, Monique Chevreau, Claudette Baudry¹⁴... Même si certains Mardis Gras sont restés dans les mémoires, c'est plutôt à la Jaudonnière, commune voisine, que la fête battait son plein. Là-bas, on dansait alors qu'à Bazoges, on curait les lavoirs. Les saisons et les pénibles tâches agricoles ou domestiques comme le curage du lavoir, les battages, les vendanges,

etc. étaient aussi des moments de fête. Dans le quotidien de la maison Baudry, il y a avait du travail et de la joie aussi. André, le fils d'Henri continua l'activité de la boucherie. Bœufs puis moutons et veaux étaient tués et préparés, parfois pour de lointaines expéditions.



¹⁴ Mardi gras vers 1946.

¹³ - Christian Hongrois rapporte dans *Faire sa jeunesse en Vendée dans le canton de la Châtaigneraie*, Hérault éditions, 1988, que cette coutume s'est éteinte dans le canton dans les années 1945-1950 (page 44).

¹⁴ - Photographie communiquée par Francine Ferchaud



¹⁵ Conscrits de la classe 1931.

André se déplaçait dans les fermes. Marceline, très gaie et dynamique s'occupait du restaurant et animait le café. François, le deuxième fils du boucher Henri travailla avec son frère André jusqu'en 1951. Les filles du boucher aussi : Lucette, plus tard coiffeuse, fit les tournées alors que Martine servait au restaurant. La famille organisait les repas de noces dans les fermes mais aussi dans le bourg, au restaurant, à l'occasion des banquets de conscrits par exemple. De nombreuses photographies de banquets de conscrits non mixtes jusqu'à la fin des années 1950, sont précieusement gardées dans nos albums. Sur celle-ci datée de 1931¹⁵, les conscrits tous en costume et cravate, s'apprentent-ils à manger les poules ramassées chez les conscrites ? Avant de passer à table la bouteille dont ils

partagent le contenu est mise en scène avec les verres pour accentuer l'esprit de la fête. Rubans tricolores et clairon dont on aperçoit l'embouchure à droite au deuxième rang sont les accessoires du conscrit avec le bâton de marche et la bourse. On reconnaît parmi les jeunes nés en 1911, Louis Thomas et les quatre joueurs de cartes : Raymond Bordron, Maurice Belaud, Marcel Pelletier et Auguste Albert. La barrière de champ et la porte de grange peuvent rappeler ce passage de l'état de jeune à l'âge d'homme que représentait l'année de vie des conscrits ponctuée par les veillées, les tournées, les passages aux cafés aux murs desquels on plantait la branche de houx.¹⁶

Les conscrits se rassemblaient pour parcourir les préveils et assemblées des communes avoisinantes. Dès 1832, Bazoges officialisa sa fête communale appelée préveil ou assemblée¹⁷. Ce préveil du premier dimanche de juin est indiqué dans l'almanach des foires et préveils pour 1857.¹⁸ Les préveils de Vendée s'étaient alors en grande majorité d'avril à septembre pour les communes vendéennes. A Bazoges, des foires animaient aussi le bourg d'un petit air de fête le 1^{er} lundi d'avril et le jour de la Toussaint.¹⁹ Jusque dans les années 1980, auto-tamponneuses, manèges et autres animations foraines animèrent le bourg le premier dimanche de juin.

" Aujourd'hui huit avril mil huit cent trente-deux nous, adjoint et conseillers municipaux de la commune de Bazoges en Pareds réunis extraordinairement par la lettre de mr le sous-préfet x de l'arrondissement de Fontenay, avons arrêté qu'une assemblée appelée prévail aurait lieu tous les ans dans le bourg de Bazoges le 1^{er} dimanche de juin.

Fait et délibéré les jours mois et an que dessus pour le maire décédé,

L'adjoint Pérochain

Chevrier Bonnaud Bibard Bernard
Milet Cacault Garnier

Approuvé le renvoi ci-dessous

(x en date du 30 mars dernier) .

¹⁵ - Photographie communiquée par Thérèse et Jacques Bordron.

¹⁶ - Il faut lire le très intéressant chapitre sur « Le conscrit » pages 70 à 90, dans *Faire sa jeunesse en Vendée...*, déjà cité, de Christian Hongrois.

¹⁷ - Bazoges-en-Pareds, *Arrêtés et délibérations du conseil municipal, 1803-1838*, archives municipales.

¹⁸ - Publié dans *l'Annuaire départemental de la Société d'Emulation de la Vendée*, 1^{re} série, vol 4, 1857, page 15 à 26

¹⁹ - Archives départementales de la Vendée, BIB PC 16/2

Pour la « Noce vendéenne », dès 1974, les bénévoles devaient préparer le repas du dimanche soir : huitres, jambon-moquette, omelettes au jambon... Ils passaient du temps à préparer les roses en papiers... Comme à l'époque des grands mariages qui duraient plusieurs jours, les noceurs de Pulteau organisaient un bal le samedi soir, fêtaient le dimanche et se retrouvaient le lundi pour ranger le matériel.

Manger et chanter : le temps des noces

Sa voix joyeuse a conduit bien des noces de Bazoges depuis les années 1920 jusqu'aux années 1960. La clarinette de notre voisin de la Pareds (La Jaudonnière) : Gabriel Ouvrard était une convive appréciée.



Gabriel Ouvrard, noce à Saint-Sulpice-en-Pareds 1926.

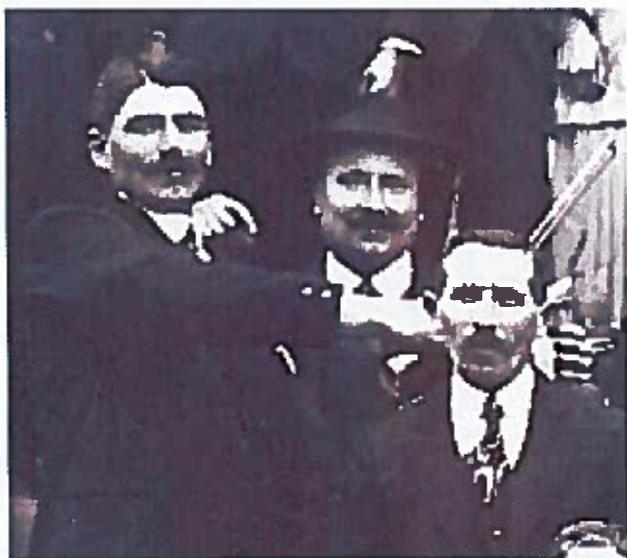
Qui se souvient en revanche du violon de Louis Sorin ? Figure de la fête, Louis Sorin, disparu en 1957, en représente aussi sans doute l'aspect le plus équivoque. La fête, c'est aussi en effet un peu le monde à l'envers, l'envers d'un décor lissé et idéalisé par les ans qui sont passés et la nostalgie qui s'installe. Comment brosser le portrait d'un personnage si déroutant et auquel la tradition orale a beaucoup prêté ? Par son père, Louis Sorin était étranger au petit monde de Bazoges. Il naquit à Poitiers le 28 janvier 1876, d'un père originaire de la commune de Saint-Rémy-sur-Creuse, au nord-est de l'arrondissement de Châtellerauld (Vienne). C'est sa mère, Julienne Bodin, fille d'un boulanger de Bazoges qui le rattache à notre commune. Son mariage avec une demoiselle Orion²⁰ le ramène à Bazoges. Il a alors 25 ans et il est cordonnier près de ses parents et de



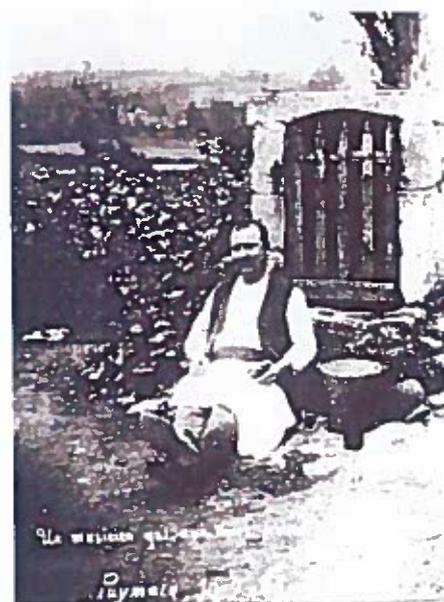
Gabriel Ouvrard, noce à Bazoges-en-Pareds, cliché Michel Raingeaud, 1960.

sa sœur qui vivent aussi dans le bourg. Il est marchand de cycles en 1911, réparateur aussi. Propriétaire d'une automobile, il passe pour un moderne. Et pour un original aussi ! Amuseur public, chanteur, il faisait aussi des tours lors des noces. Hôte du donjon, il avait une réputation de marginal, effrayant les enfants, et faisant des farces comme de déposer des citrouilles sur le mur du cimetière. Des écriteaux loufoques à la porte de son commerce préviennent que quand il n'est pas là c'est qu'il est absent ! Sur ses vieux jours, il fut aussi l'inventeur d'un système à base de chambres à air qui permettrait d'éviter de se lever pour les besoins de la nuit ! On n'a pu cependant trouver de brevet ... Violoniste à ses heures, il fait danser

lors des noces. Sur une photographie de noce datée de 1922²¹, on remarque l'archet de son violon. Une autre photographie datée de 1923²² et éditée en carte postale le représente assis contre un puits, en tablier blanc, un verre de vin à portée de main, la mine réjouie.



²¹ Louis Sorin, au centre, musicien au mariage Chamare-Chauvet, 1922.



²² Louis Sorin devant le puits de Puymain, 1923, E. Châtaigner.

²⁰ - Mariage du 29 août 1901, archives départementales de la Vendée. Ernestine Orion était d'une famille bazogaise, pas étrangère au milieu de la fête puisque son oncle et son grand-père ont été cabarettiers au bourg. La famille Orion est connue depuis Jean (1735-1819), charron à Bazoges qui avait épousé Louise Lamarche (1744-1811). Leurs descendants se sont alliés à beaucoup d'autres familles de la commune comme les Ducept, Phelipeau, Garnier, Raingeaud, etc.

²¹ - Mariage Chamare-Chauvet, 1922, album René Raingeaud.

²² - Photographie éditée en carte postale et datée du 10 juillet 1923, provenant du studio Châtaigner très probablement, collectée et communiquée par Geneviève Linyer, photocopie, agrandissement de l'original.



²³ Lendemain de noce à Frogère, on pleure la barrique, vers 1940.



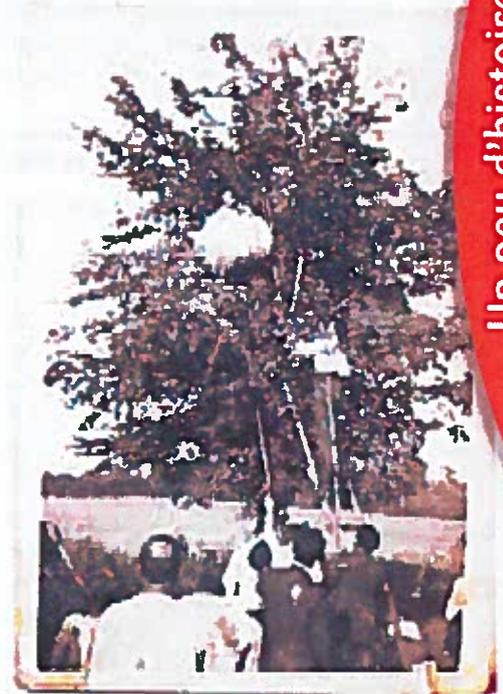
²³ Lendemain de noce à Frogère, recueillement autour de la barrique, vers 1940.

Le lendemain d'une noce, c'est encore un peu plus la fête. C'est moins cérémonieux et pourtant on mime le solennel et le tragique... dans la farce...

Les photographies qui sont présentées ici sont issues d'une série prise sans doute lors d'un retour de noce à Frogère dans les années 1940.²³ La barrique vide, drapée et portée sur un brancard est accompagnée sous les lamentations et les pleurs d'un cortège solennel jusqu'en haut du prunier. C'était l'une des farces que l'on jouait après le mariage pour prolonger la fête, avec le pot à casser par la belle-mère ou la soupe à l'oignon aux mariés.

Souvent, une photographie montrait le service de la noce : serveurs, musicien et caviste, avec ou sans les mariés. C'était l'occasion de se mettre en scène, bouteilles à la main, sans cérémonie, tabliers blancs et cigarettes. Ci-dessous, le service d'une noce²⁴ organisée par la maison Baudry. On y reconnaîtra le boucher aussi traiteur Henri Baudry, assis devant, ses deux fils François et André (caviste), Simon Portrait, Rémi Joguet, André Guérin, Jeannine Belit, Raymond Mussaud, Roger Belit...

A une époque où les noces duraient au moins trois jours, chanter et manger étaient des divertissements très prisés. Un violon, une clarinette ou bien un accordéon mènent d'abord le cortège nuptial jusqu'à la table des mariés.



²³ Lendemain de noce à Frogère, on monte la barrique vide, vers 1940.



²⁴ Service de la noce, restaurant Baudry, vers 1945.

²³ - Photographies amateurs de petit format à bords dentelés, communiquées par Joseline Baudry Belaud.

²⁴ - Il s'agirait peut-être d'une noce Bibard-Ducept, photographie communiquée par Titi Blézeau Ducept.



²⁵ Les enfants dansent, Noce vendéenne, vers 1975.

bûchettes. En soliste ou par quatre, cette danse est très connue du Béarn au marais breton²⁷ mais bien improbable en bocage vendéen selon les connaisseurs. L'information est-elle restée sans suite ?



²⁸ Jacqueline et Victor Belaud devant la statue des frères Martel, La Roche-sur-Yon, septembre 1964.

Formé essentiellement d'adhérents de la société des « Vendéens de Paris », ce groupe de « bocains » fut actif de 1946 à 1958 et il était dirigé par Victor Belaud. On y dansait le quadrille, l'autrichienne, la polka, l'avant-deux. C'est ainsi que Jacqueline, en grisette et pèlerine, Victor, son père, chapeau vissé sur la tête, ont posé dans l'atelier des frères Martel, rue Mallet-Stevens, dans le XVI^{ème} arrondissement de Paris, en 1951. La sculpture a dû être installée à La Roche l'année suivante, en 1952.

Pour les « Noces vendéennes », Joseph Gillier et Alcide Paquereau ont transmis les figures du quadrille aux adultes. Les enfants des écoles apprennent à danser avec Sylvie et Jeanne-Marie.²⁵

Danser : une tradition de la fête

Dans un récent article qui célébrait les 50 ans du groupe folklorique des « Joyeux Vendéens », on rappelait que c'est « Gabriel Chataigner, dit Gaby Chat, avec l'aide de Madeleine, son épouse, qui a eu l'idée de sauvegarder les traditions du bocage. Tous les deux ont alors réalisé un important travail de recherche auprès des anciens, pour retrouver danses, airs et paroles de chansons, et vieux costumes. Un seul musicien, Maurice Delavaud, accompagnait alors le groupe »²⁶. On sait qu'entre 1963 et 1968, ils collectèrent chez une grand-mère du bourg de Bazoges cette bien curieuse danse des quatre

A la même époque, au début de septembre 1964, un père et sa fille posent devant la statue des danseurs du bocage, face à la gare de La Roche-sur-Yon. Après avoir été longtemps interdite et combattue par le clergé catholique, la danse se trouve un écrin de pierre. Au début des années 1950 en effet, les frères Martel, sculpteurs et folkloristes établis à Paris mais originaires de la Garnache, obtinrent à La Roche-sur-Yon la commande d'une sculpture de danseurs pour la place de la gare. Il leur fallait comme modèles un couple de danseurs du bocage vendéen. Les frères Martel ont recruté leurs modèles au sein de la société des « Vendéens de Paris » à laquelle ils appartenaient. Créée en 1893, cette vénérable fraternité accueillait entre autre en son sein, des activités de danse.

Dès 1933, la très jeune bazogéaise Jacqueline Belaud avait adhéré à la société des « Vendéens de Paris » avec ses parents Victor et Louise, originaires du bocage vendéen et installés dans la capitale. Plusieurs groupes de danseurs étaient actifs alors au sein des « Vendéens de Paris ». Il y avait un groupe sablais, le groupe maraichin des frères Martel, excellents danseurs et un groupe nommé « Le quadrille vendéen ».

²⁵ - Photographie de la danse des enfants communiquée par Francine Ferchaud.

²⁶ - « À 50 ans, les Joyeux Vendéens sont toujours jeunes - Le Boupère vendredi 10 mai 2013 » <http://www.ouest-france.fr/actu/actuLocale>

²⁷ - Jean Miche Guilcher, *La tradition de danse en Béarn et pays Basque français*, éditions de la maison des sciences de l'homme, Paris, 1984, page 39 et Eva Ordonez-Flores, Paris-IV Sorbonne, « Forme et mémoire de la danse vendéenne », pages 243-253, *Chansons en mémoire-Mémoire en chanson, actes du colloque hommage à Jérôme Bujeaud*, L'Harmattan, Paris, 2009, qui cite page 246 le travail d'enquête du docteur Marcel Baudouin, archéologue et folkloriste vendéen, 1860-1941.

²⁸ - Photographie album Michèle Belaud.

La clique : née du souvenir de la guerre de 1914

Jusqu'au début des années 1960, on appelait « Bazogeaise » la société de basket, association sportive de Bazoges créée en 1937 sous l'égide d'un vicaire dynamique et moderne Léon Bonnenfant, mais ce fut aussi le nom que, par facilité, la société de musique se choisit au sortir de la guerre. Pour des raisons pratiques évidentes, il fallut bien un jour distinguer ces deux associations. Vers 1960, c'est la fanfare, plus récente que le basket, qui fit voter ses membres afin de choisir entre deux propositions : « L'écho du donjon » ou « L'Arc en son ». La première proposition faisait allusion aux débuts de la musique quand les canards sortaient parmi les notes dans la salle principale du vieux donjon²⁹ et la deuxième, qui fut finalement retenue, rappelait par un joli jeu de mots la proximité de la petite rivière qui fertilise les prairies de ces musiciens pour la plupart cultivateurs : l'Arkanson.³⁰ L'écusson en tissu marqué de La Bazogeaise, d'une lyre et d'un donjon et conservé précieusement date d'avant le changement de nom.

En 1975, à l'occasion des 30 ans de la fanfare, 35 majorettes et 50 musiciens se réunirent pour la Sainte-Cécile. Après un dépôt de gerbe au cimetière en mémoire des membres disparus, une messe présidée par un ancien vicaire qui avait soutenu la naissance de la clique : l'abbé Raballand, et un court mais impeccable concert sur la place publique, le président André Poupin et le président d'honneur Paul Chevreau remirent des décorations pour 30 ans de service à Joseph Alland, Denis Belaud, Robert Pierre Alexis et Joseph Ripaud et pour 25 ans de service à Joseph Annereau, Gabriel Bécot, Michel Brillouet, Maurice Bridonneau, Claude Clemenceau, Régis Ferchaud, Paul Gaultier, Pierre Marchand et Guy Poirier. 30 ans auparavant en effet, en septembre 1945, quelques anciens décidèrent, comme dans de nombreuses communes alentours de créer une clique, c'est-à-dire un rassemblement de clairons et de tambours. De jeunes Bazogeais s'engagèrent dans cette aventure sans solfège ni formation.

Parmi eux, Joseph Alland, à peine 20 ans, fait ses débuts. Moins de six mois plus tard pourtant, il quitte Bazoges car il est appelé sous les drapeaux, et il effectue son régiment en Alsace. L'armée l'affecte dans un régiment de musique entre mai 1946 et mars 1947. Le clairon n'a plus de secret pour lui ! A son retour à Bazoges, il réintègre la clique et on lui demande même de prendre la suite de Marcelin Bluteau, premier chef de clique, décédé en 1947.

Cependant, Joseph, de retour à Bazoges et face aux jeunes recrues qui veulent faire de la musique, ne claironne pas tant. Il comprend que pour instruire les plus jeunes, il lui faut une formation plus approfondie. Pas d'école de musique à Bazoges à cette époque : il lui faut donc rejoindre les leçons de Monsieur Gaultier, imprimeur à Chantonnoy. Trois fois par semaine, il enfourche son vélo jusqu'au Gamaron, hameau situé sur la route de Chantonnoy, où demeure Germain Loison qui l'emmène en voiture à Chantonnoy. Et, pendant plusieurs années, il apprend le solfège, perfectionne sa maîtrise du clairon basse mais aussi de la trompette de cavalerie, du cor de chasse et de la trompette cor et devient instructeur pour les cuivres.³² On le voit ci-dessous à droite avec son clairon en tête de la fanfare au complet en 1949 ou 1950, route de Malvoisine, devant la poste. A gauche en costume, Germain Loison le fondateur, Paul Portrait, porte-drapeau.

En 1955, la situation familiale de Joseph l'éloigne de Bazoges. La musique se tait. En 1962, de retour à Bazoges, Joseph est une nouvelle fois sollicité pour diriger la fanfare. Il contacte les volontaires, retrouve ses musiciens et en avant la musique ! Mais il s'agit de refonder un bureau pour gérer l'association et c'est André Poupin, gendre de Marcelin Bluteau, l'un des fondateurs, qui accepte d'en être le président. Il propose, en cette époque au décor encore marqué de l'empreinte paroissiale et alors que la clique est soutenue et encouragée par le vicaire monsieur Raballand³³, que la musique soit neutre. « On va partout ! » dit-il aux quarante-cinq musiciens qui acceptent à la majorité. Ainsi ce deuxième bureau, autour de son président, se compose alors de Denis Belaud (trésorier), Joseph Alland (chef et instructeur des cuivres), Henri Lièvre (instructeur des tambours) et Paul Portrait (porte-drapeau). Ce bureau travaille son répertoire et accompagne les festivités bazogeaises : carnaval, kermesse, tombola, Sainte Cécile, festival et concours de musique...



³² La fanfare, vers 1950, studio Boitrel, Bazoges-en-Pareds.



³¹ Ecusson en tissu de la fanfare de Bazoges, vers 1960.

²⁹ - C'est auprès de mademoiselle Luce Pervinière, dont la famille était propriétaire du donjon depuis 1859, que Joseph, seul habilité, devait aller chercher la clé, non loin de là, au logis du Vergier, demeure de la demoiselle.

³⁰ - Affluent de la rivière Loing, l'Arkanson prend sa source à Thouarsais et serpente les communes de Bazoges, La Jaudonnière et Saint-Hilaire du Bois.

³¹ - Ecusson communiqué par Joseph Alland.

³² - Photographie communiquée par Joseph Alland, studio Boitrel Bazoges-en-Pareds.

³³ - Vicaire à Bazoges de 1946 à 1952 sous le ministère du curé Joseph Illériteau (1940-1955). Deux fois par an, il se faisait une quête paroissiale pour la musique.



³⁴ La formation de l'«Arc en Son» au complet vers 1970.

A partir de 1969-1970, la fanfare s'est adjoint une troupe de majorettes comme l'affectionnait particulièrement l'époque. La première capitaine majorette fut Jeannette Châtaigner Calandreau mais ce sont surtout les filles de Joseph Alland, Martine et Mimi qui dirigent plus tard dans les rues du bourg et d'ailleurs le pas et le bâton de nos jeunes bazogeaises.

Jusqu'en 1985, Joseph Alland conduisit la musique de Bazoges « avec allant », comme se plaît à le rappeler la presse de l'époque. Puis, la vie associative et culturelle ayant bien changé depuis la guerre, les jeunes de la commune ayant accès avec bien plus de facilité aux écoles de musique alentours et aux autres divers nouveaux loisirs, la société est finalement dissoute, les instruments vendus et l'argent en caisse va servir dans l'aménagement de la toute nouvelle salle communale.

C'était au sein du cercle des anciens combattants de la Grande Guerre qu'était née l'idée de la création d'une clique. Germain Loison, Paul Chevreau, Raymond Cagnon, qui fut clairon du colonel de Marolles en 1914 au 137^{ème} régiment d'infanterie³⁵ et Marcellin Bluteau avaient organisé le premier bureau d'une association musicale à Bazoges-en-Pareds. Leur projet a fait des émules et l'aventure dura presque 40 ans !

Sur cette première photographie connue de la clique figurent neuf clairons et quatre tambours entourés de leurs dirigeants. De gauche à droite : debout, Germain Loison, président, les clairons : Yvon Dugast, Joseph Ripaud, Roger Bibard, Albert Orion, Camille Ringeaud, Joseph Chauvet, Marcel Orion, René Dugast, Marcellin Bluteau. Devant accroupis les tambours : Emile Ripaud, Auguste Albert, Gilbert Belaud (instructeur) et Michel Chauvet³⁶

La musique de Bazoges rassemble toujours ses fidèles qui sonnent du clairon pour commémorer les armistices. L'honneur de la musique d'aujourd'hui, c'est de rendre hommage aux camarades des fondateurs de la clique morts pour la France.



³⁶ La clique et ses fondateurs, vers 1946

³⁴ - Photographie communiquée par Joseph Alland

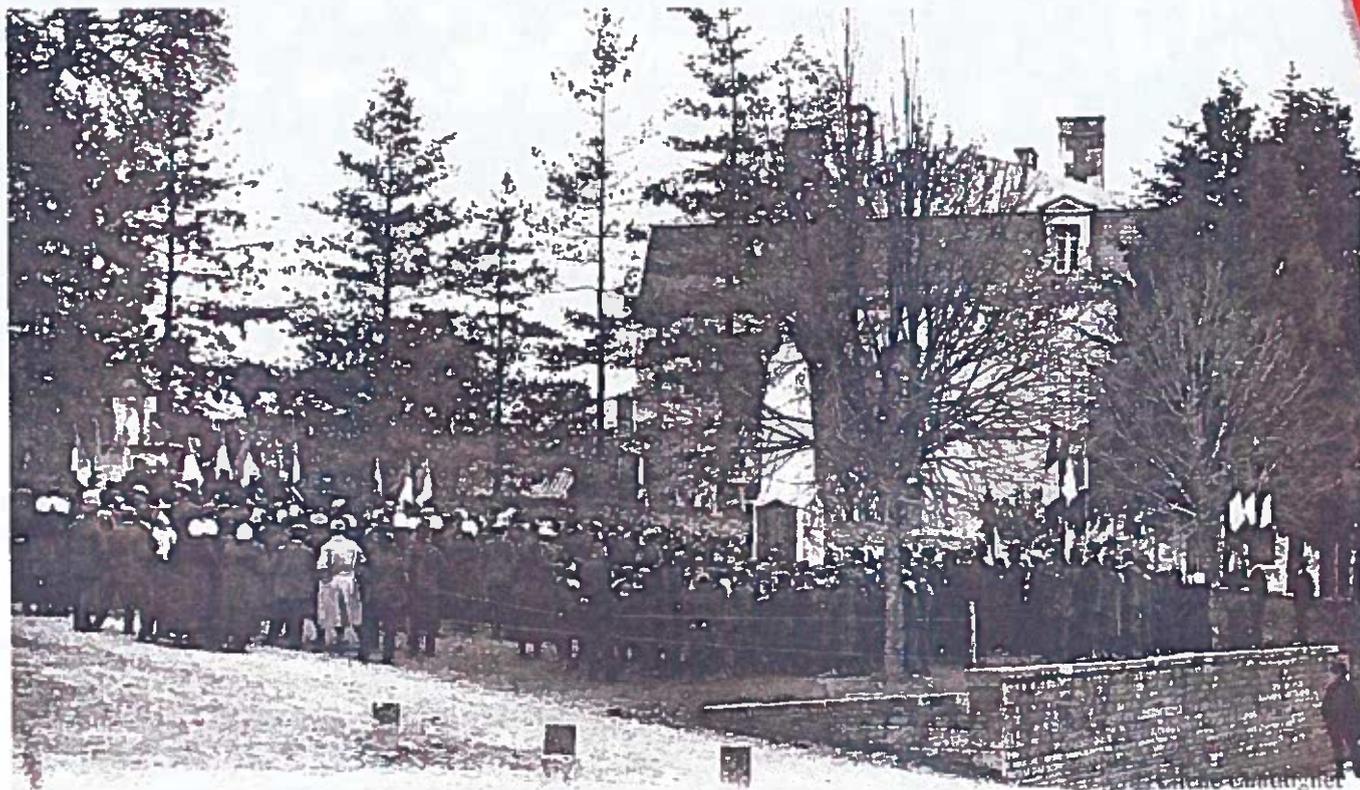
³⁵ - *Ouest France*, 7, 7, 1975, « Les 30 ans de la Bazogeaise », article communiqué par Joseph Alland.

³⁶ - Photographie communiquée par Joseline Baudry Belaud, studio Châtaignier ? à Bazoges.

Les fêtes officielles : l'Église et la République

Avec les commémorations de l'armistice au pied du monument aux morts, inauguré solennellement le 13 novembre 1921³⁷, le 14 juillet est la seule fête républicaine principalement célébrée à Bazoges. Devant la mairie et l'école, sur la voie publique, qui fait à cet endroit comme une petite place autour des écoles publiques et de la poste, à écouter les témoins, cette fête paraît pour nous aujourd'hui bien modeste. Le garde-champêtre mettait une barrique en perce, le secrétaire de mairie accrochait une douzaine de lampions, le soir on dansait au son de l'accordéon. Il est arrivé que l'on organisait des courses aux œufs ou aux sacs pour les enfants : le gagnant se voyait remettre un billet par M. de Pontlevoye, alors maire de la commune³⁸.

Jusqu'en 1953, cette fête populaire se tint dans ce quartier « administratif ». L'année suivante, 1954, Ernest Pineau, le mari de la maîtresse d'école, mourut, le 14 juillet. On décida, par respect pour le deuil, et en accord avec M. le curé, de déplacer la fête républicaine sur la place de l'église !



BAZOGES-en-PAREDS (Vendée) -- Inauguration du Monument aux Morts de la Guerre
13 Novembre 1921

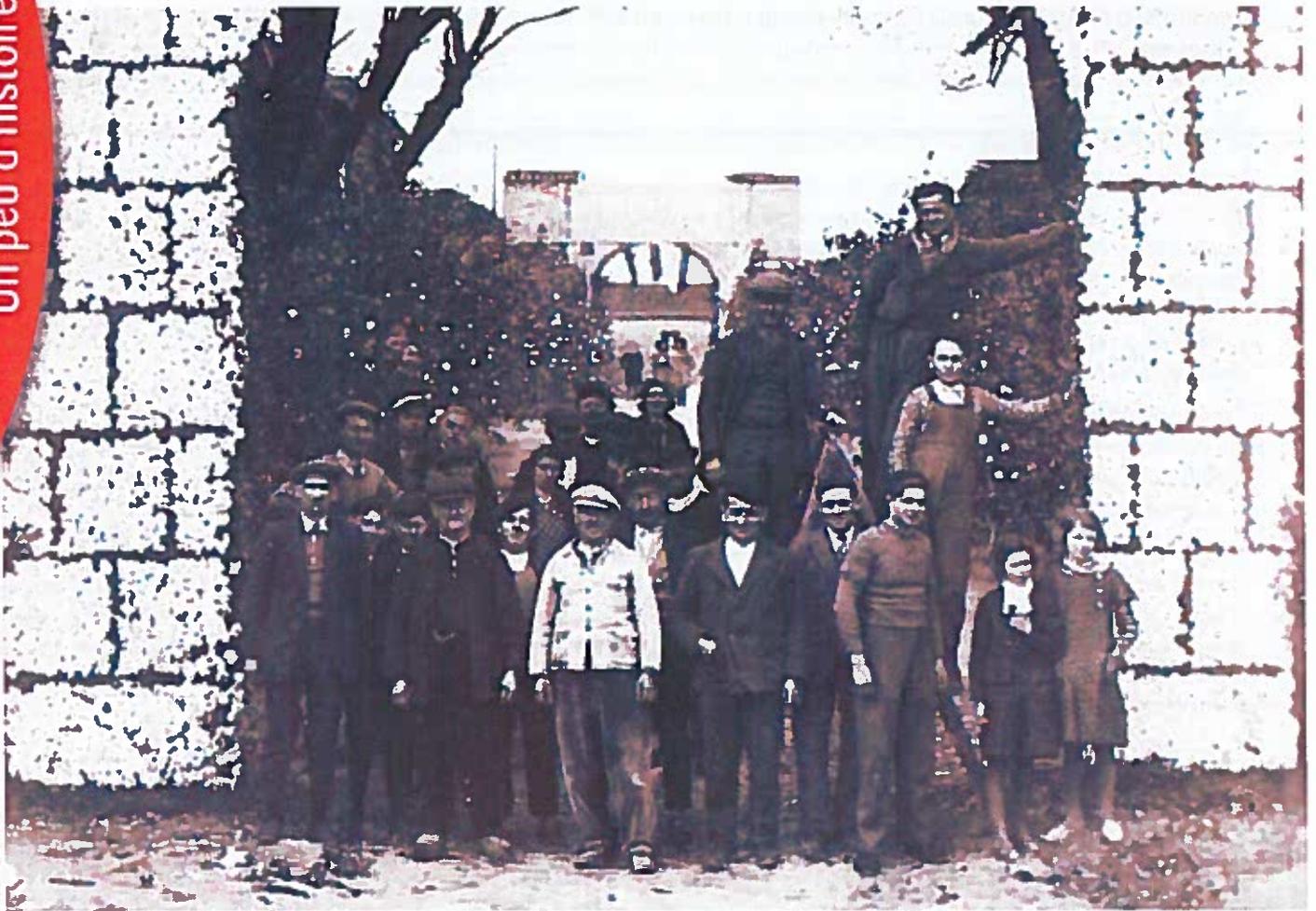
³⁷ Inauguration monument aux morts, E. Châtaignier, 1921.

Certaines occasions exceptionnelles ont aussi permis de danser et de faire la fête. Pour oublier le malheur de la séparation et les misères de la guerre, il y avait la fête. Des bals clandestins s'organisèrent entre jeunes gens pendant l'occupation mais c'est surtout en mai 1945 qu'eut lieu la véritable fête. Sur la terre battue, sous le hangar de la ferme du château, dans la cour du donjon de Bazoges un bal permit de se divertir après plus quatre années de privations et de difficultés. En septembre 1945 aussi, le dernier prisonnier de retour, ce fut l'occasion, en des heures pourtant encore bien difficiles, de fêter. Immortalisé par une photographie de Jean Châtaignier, le groupe d'anciens prisonniers assista d'abord à une messe. Il y eut bien un banquet avant le bal du soir : ce banquet était réservé aux prisonniers de retour mais leur dames furent conviées au dessert. Les célibataires étaient libres d'amener une personne de leur choix. Certains se rappellent encore de la polémique qu'entraîna la décision d'autoriser un bal... A Bazoges, même dans les années d'après-guerre, la danse restait interdite par les autorités catholiques conservatrices. On parle encore des diatribes du curé Roturier, hostiles aux bals.³⁹

³⁷ - Une photographie fut prise ce jour-là par Emile Châtaignier et éditée en carte postale ; elle montre une foule sous les drapeaux républicains, place de l'Église, collection des archives départementales de la Vendée.

³⁸ - Simon Louvart de Pontlevoye (1879-1970) fut maire de la commune de Bazoges-en-Pareds de 1912 à sa mort.

³⁹ - Zénobie Roturier fut curé de Bazoges de 1955 à 1964.



⁴² Pâques 1937, arc de triomphe du quartier du bas bourg.

Ce fut pourtant du clocher que la fête de la libération s'annonça puisqu'on sonna les quatre cloches de l'église pour annoncer la fête et inviter au rassemblement comme l'Eglise ralliée à la République l'avait fait pour l'armistice de 1918.

Françoise Placide, Joséphe Françoise Mélanie, Marie Paule Eléonore et Marie Angélique⁴⁰ sonnaient l'angélus pour rythmer la journée, le tocsin pour prévenir du danger, le glas pour annoncer un trépas mais aussi le carillon du baptême. Comme ailleurs, la célébration des fêtes religieuses revêtait à Bazoges un faste important.

« Je chante quand les autres pleurent » pouvait dire le chantre, qui accompagnait les jours de fête comme les jours de deuil. Bernard Baudry, cordonnier, marchand de chaussures et coiffeur, fils de chantre lui-même fut aussi un des personnages de la fête. Il faudrait une chronique entière pour raconter les solennités des fêtes religieuses et notre chantre y trouverait sa place. On peut quand même ici donner un bref aperçu des fêtes catholiques qui enchantaient jadis le bourg.

Dans le calendrier liturgique catholique, les deux dimanches de Fête-Dieu mais aussi les trois jours des Rogations transformaient le bourg. Quarante jours après Pâques, l'Ascension rappelle l'élévation du Christ au ciel. Pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension, au cours des processions des Rousuns, on priait pour les récoltes et on chantait sur les routes jusqu'aux calvaires des entrées du bourg.

Lors des Fêtes-Dieu et à l'occasion des missions, les habitants des quartiers où s'élevaient les quatre traditionnels reposoirs rivalisaient d'imagination afin de décorer leurs rues et de pavoiser les maisons. A l'école des filles (couvent des sœurs de Mormaison), dans la cour du Vergier chez la famille Pervinquière, à la cure, et à la Croix, route de la Jaudonnière à la sortie du bourg, les quatre reposoirs⁴¹ devaient être prêts pour l'adoration.

Ci-dessus, on voit un exemple de décoration effectuée lors des fêtes religieuses. Cet arc de triomphe, fierté du quartier du bas bourg pour une mission qui eut lieu à Pâques 1937, était entièrement composé de roses blanches en papier. Il faisait le pendant du porche de la cour du château, recouvert quant à lui de roses roses.⁴²

⁴⁰ - Voir article du *Bulletin municipal de Bazoges-en-Pareds, Les quatre cloches de l'église de Bazoges-en-Pareds (1819-1860 : 41 ans d'histoire vue du clocher, 2 parties, livraisons de 1994 et 1995).*

⁴¹ - Les reposoirs étaient des supports en forme d'autels sur lesquels le prêtre déposait le saint sacrement dans un ostensor au cours d'une procession.

⁴² - Photographie sans doute du studio Châtaigner, annotée par Jacqueline Bobot Belaud et communiquée par Francine Ferchaud, collecte Geneviève Linyer.

Les missions, exercices spirituels attestés à Bazoges depuis le XVIII^{ème} siècle⁴³, étaient des grands moments d'édification des fidèles mais aussi des moments de fête pendant lesquels porter un étendard ou un oriflamme était un honneur et une joie. Les prêtres missionnaires confessaient les paroissiens qui communiaient en grand nombre. Les missions étaient marquées par des gestes forts et festifs comme la plantation d'une croix souvenir et la décoration des quartiers du bourg. A partir des années 1930, on prit des photos : fort belles images du bourg pavoisé conservées par les familles.

Parfois, de plus solennelles cérémonies marquaient la communauté catholique. La présence d'un évêque le 3 octobre 1875 pour la bénédiction de la chapelle des sœurs qui dura plusieurs jours ou en 1962 lorsque l'on consacra la nouvelle église après les travaux de réparation, marqua d'un éclat particulier ces grandes fêtes. Le procès-verbal de la bénédiction de la chapelle des sœurs décrit « six arcs de triomphe », « plus de soixante bannières élégamment découpées et placées soit à des mâts vénitiens soit aux fenêtres des maisons. La tour du château était, elle aussi très ingénieusement pavoisée. » En ces occasions, on organisait des processions où la place de chaque paroissien était minutieusement pensée : enfants de Marie, religieuses, vieillards, différents corps de métiers, etc.

Lorsqu'une demoiselle du Vergier, Jeanne Pervinrière, offrit une statue de Jeanne d'Arc à l'église et qu'on l'installa le lundi de Pentecôte, 16 mai 1910, une procession solennelle traversa toutes les rues du bourg richement décorées. Le curé Ludovic Goulpeau ne manqua pas de noter dans son paroissial que « toutes les maisons à part la mairie, les deux maisons de l'école laïque et à peine deux ou trois autres habitations de gens communément appelés blocards étaient pavoisées avec beaucoup de goût⁴⁴. »

Dès 1840, on avait planté trois croix de mission, près de la Roussière, à la Rousselière et à Velaudin. Le curé de l'époque, Léon de Linière⁴⁵ semble avoir été un grand dresseur de croix puisque la même année, deux autres croix ont été érigées, une à Pulteau et une encore à Siclon. La croix de la Touche, en cours de restauration, avait été dressée le 5 février 1857 mais elle fut renversée par une violente tempête, le 8 décembre 1907. Elle fut restaurée et, l'image du Christ étant restée intacte, l'abbé Goulpeau la fit placer sur une nouvelle croix érigée en clôture des cérémonies de mission le 2 novembre 1908. La photographie ci-dessous montre la procession menant le christ restauré vers sa croix de la Touche en 1954.⁴⁶



⁴⁶ Les Bazogeais conduisent le christ à sa croix de la Touche, 1954.

⁴³ - Archives paroissiales

⁴⁴ - *Idem*.

⁴⁵ - François Léon de Linière, curé de Bazoges de 1838 à 1842.

⁴⁶ - Photographie communiquée par Joseline Baudry Belaud

Les bénédictions des autres calvaires des entrées du bourg furent aussi de vraies fêtes comme le 3 novembre 1875 entre la Roussière (en remplacement de celle de 1840 ?) et le bourg près d'un groupe de maisons alors appelé « la Maison neuve » et qui depuis la construction de ce grand calvaire récemment restauré s'appelle le quartier de la Croix. La seule affaire des calvaires demanderait bien d'autres pages et anecdotes et on pourrait en écrire une chronique. Ils sont les témoins aujourd'hui des fêtes populaires religieuses d'autrefois. C'est là qu'on accueillait en particulier les nouveaux prêtres arrivant dans la paroisse comme cela se fit pour l'abbé Victor Gendronneau en juillet 1939.⁴⁷



⁴⁸ Programme de la distribution des prix de l'école Saint-Joseph, 1891, imprimé Joseph Tibault.

Le clergé catholique qui avait eu depuis des siècles la charge de l'éducation de la jeunesse, s'efforça d'occuper les jeunes dans des fêtes et les loisirs. Dès la fin du XIX^{ème} siècle, comme en témoigne cet imprimé du vicaire Joseph Tibaud⁴⁸, on donnait des petites pièces de théâtre à l'école.



⁴⁹ Jeunes catholiques bazogeais au patronage, vers 1920.

Les prêtres encourageaient aussi les rassemblements de jeunes. En témoigne cette photographie des années 1919-1920 prise devant les portes du patronage pour un événement non identifié.

On ne sait en quelle année fut construite cette salle paroissiale mais

jusque dans les années 1980, elle servait aux anciens du « Club du 3^{ème} âge » qui y organisaient leurs rencontres et petites fêtes et elle était aussi ouverte aux jeunes qui y montaient leurs séances de variétés. Sur la photographie⁴⁹, on reconnaît au milieu des jeunes nés au début du XX^{ème} siècle, le vicaire Victor Gendronneau.⁵⁰ En 1960⁵¹, ce sont les filles de ces jeunes gens costumés et chapeautés qui posent aussi au patronage, avec leur cœur à prendre, avant une danse sur les Quatre saisons de Vivaldi. Les costumes sont plus festifs mais tout aussi sages... et la mixité attendra encore un peu !



⁵¹ Quatre saisons, danse, séance de variétés, 1960.

⁴⁷ - Une photographie atteste cette fête d'accueil, communication par Roselyne Clairand Chauvet.

⁴⁸ - Joseph Tibaud, vicaire de Bazoges-en-Pareds de 1889 à 1894 sous le ministère de l'abbé Eugène Raffin (1889-1902), Mes essais d'imprimerie et de Gravure sur Bois, Luçon, Pacteau, 1935, pages 19 à 21.

⁴⁹ - Communication Françoise Rouhaud Linyer, album E. Rouhaud.

⁵⁰ - Ancien combattant de 1914, Victor Gendronneau y fut gazé. Nommé vicaire de Bazoges juste après la Première Guerre mondiale, il mourut curé de Bazoges. Sa sépulture est au cimetière de Bazoges. Sa paroisse fit inscrire sur la pierre les dates du ministère de leur « pasteur zélé et de tous regretté », vicaire du 27 septembre 1919 au 10 octobre 1920 et curé du 8 juillet 1939 au 18 février 1940.

⁵¹ - Photographie communiquée par Francine Ferchaud.



L'abbé Léon Bonnenfant, vicaire de Bazoges arrivé dans la commune en 1936 sous le ministère du curé Marcel Gateau (1920-1939) a accompagné la jeunesse de l'école privée de garçons de Bazoges. Moderne et proche des jeunes gens, on le voit sur la photographie profitant du plaisir d'un joyeux pique-nique avec quelques-uns de ses paroissiens.⁵² L'abbé Bonnenfant est connu pour avoir lancé le basket en 1937 mais il a aussi encadré les théâtres, comme les autres vicaires, ses prédécesseurs.

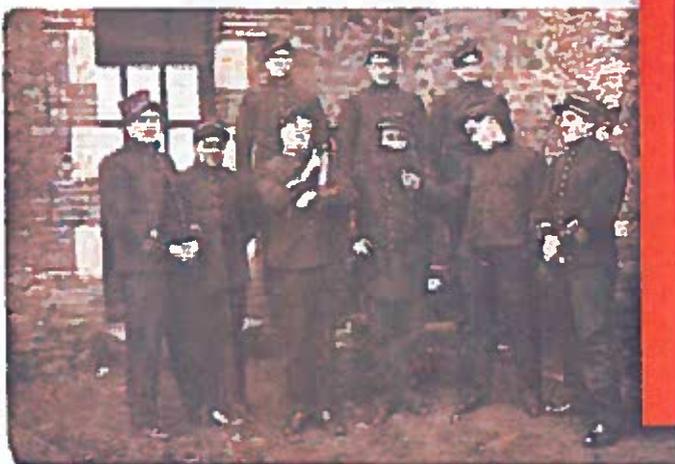
⁵² Pique-nique avec l'abbé L. Bonnenfant, vers 1938

Amateurs de théâtre

Très difficiles à dater précisément et encore plus à identifier, ces précieuses images⁵³ de divertissement de la jeunesse montrent des Bazogéais nés entre 1914 et 1920. La photographie de studio qui met en scène la bande de copains assis autour d'une table mimant le boire et le manger serait à dater du début des années 1930 et celles des militaires serait plus tardive... Filles et garçons présentaient alors leurs pièces séparément puisque la mixité ne fut pas tolérée au théâtre avant le début des années 1950⁵⁴



⁵³ Groupe de filles devant le patronage, E. Châtaigner, vers 1930.



⁵³ Groupe de garçons au patronage, théâtre, E. Châtaigner, vers 1930.



On a reconnu les frères Louis et André Thomas, Jean et Michel Châtaigner, René Philippeau (père), Joseph Pelloquin (fils), André Brivet, Georges Chauvet, Jean Raingeaud, chez les garçons et chez les filles : Madeleine Thomas, Mélanie Marchand, Philomène Hucteau, Aurélie Frouin, Suzanne Châtaigner⁵⁵...

⁵⁵ Groupe de garçons, studio Châtaigner, vers 1930.

⁵² - Photographie album Ernest Rouhaud.

⁵³ - Photographies du studio Châtaigner, naguère collectées par Geneviève Linyer et communiquées par Jeannette Châtaigner Calandreau.

⁵⁴ - « 1951 la mixité est tolérée sur scène. Le théâtre en Vendée au XX^e siècle » Claude Mercier, in *La Vendée Histoire d'un siècle 1900-2000, Recherches vendéennes, Annuaire de la Société d'Emulation de la Vendée et revue du Centre vendéen de recherches historiques*, n° 6, 1999, pages 383-387.

⁵⁵ - Merci à Joseph Alland et à Paul Frouin pour les identifications.

Les frères André et Louis Thomas, en particulier, ont pu développer leurs talents d'acteurs. Tous deux charrons dans le bourg de Bazoges⁵⁶, ils étaient des animateurs très drôles sur les planches du patronage d'après le souvenir ému qu'ils ont laissé.

Comme partout en Vendée depuis le début du siècle, on joue à Bazoges dans le cadre du patronage. Les séances sont composées de mélodrames mais aussi de petites comédies. Dans l'immédiat après-guerre, sous l'égide de la cure, la troupe du patronage monta une adaptation de *La Terre qui meurt*, un ouvrage à succès de René Bazin.⁵⁷ Aux entractes de cette pièce sérieuse, les deux frères Thomas animaient l'assemblée de sketches gais et de jeux de mots tout en finesse. La musique aussi était conviée puisqu'on se rappelle que Joseph Pelloquin jouait du violon à l'entracte des théâtres.

Les théâtres du patronage évoluèrent grâce à une véritable troupe paroissiale qui connut un certain succès dans les années 1960 puisqu'elle se produisit dans les communes alentours comme à Saint-Pierre-du-chemin et à Saint-Vincent-Sterlanges. Sur des pièces choisies par monsieur le curé, Biteau puis Poyer⁵⁸ à l'époque, la troupe était menée par André Blézeau à la mise en scène. Il reste difficile de trouver des documents d'archives concernant cette culture populaire mais les témoignages recueillis redonnent toute la vie et l'énergie de ces fêtes d'hiver qui rassemblaient les Bazogéais au patronage.⁵⁹



⁶⁰Troupe du patronage, pièce *J'y suis j'y reste*, article Ouest-France, 1967-1968

Parmi les quelques dix pièces données entre 1966 et le milieu des années 1970, il faut citer *La roulotte aux sortilèges*, *La maison de L'aiguilleur* et surtout *J'y suis j'y reste*, en 1968. Sur la photo de presse de l'époque⁶⁰, on peut reconnaître malgré leur maquillage, de gauche à droite André Blézeau, Jean-Pierre Brivet, Francine Ferchaud, Jeanne-Marie Raingeaud et François Patarin, et assis, Marthe Alland, Paul Portrait et Madeleine Philippeau. On voit à peu près les mêmes sur la photo⁶¹ qui rassemble les personnages dans *La maison de l'aiguilleur*, l'année précédente en 1967.



⁶¹Troupe du patronage, pièce *La maison de l'aiguilleur*, 1966-1967.

⁵⁶ - Comme leurs ancêtres maréchaux taillandier, ferrant, forgerons ou charrons, depuis l'époque de la révolution française, André et Louis Thomas avaient leur atelier dans le bourg de Bazoges. Ils étaient les neveux d'un aubergiste et cultivateur du quartier du bas-bourg : Pierre Artarit.

⁵⁷ - Paru en 1899, le roman de cet auteur angevin a connu un immense succès et plusieurs adaptations au cinéma dont une en couleurs en 1935. « Été 1935. Tournage de *La Terre qui meurt*, Premier film français en couleurs dans des décors naturels », Louis-Marie Barbarit, in *La Vendée Histoire d'un siècle 1900-2000, Recherches vendéennes, Annuaire de la Société d'Emulation de la Vendée et revue du Centre vendéen de recherches historiques*, n° 6, 1999, pages 223-226.

⁵⁸ - Gabriel Biteau fut curé de Bazoges de 1964 à 1969 et André Poyer de 1969 à 1987.

⁵⁹ - Dans les archives paroissiale et communale, on n'a pas trouvé de références aux théâtre de patronage. La série O, des affaires communales des archives n'a rien révélé non plus. Il resterait à fouiller la sous-série 4T Affaires culturelles.

⁶⁰ - Communiquée par Mamate (Marthe) Alland Ferchaud.

⁶¹ - Communiquée par Jeanne-Marie Rouhaud.

Pour encadrer les activités d'une jeunesse de plus en plus nombreuse et exigeante dans ces années des « Trente Glorieuses », un foyer des jeunes ne tarda pas à voir le jour, toujours dans le cadre paroissial et sous la houlette de François Patarin, en 1967. Là encore, c'est une autre histoire... à raconter...

Malgré la concurrence de la télévision ou peut-être paradoxalement stimulée par elle, le théâtre amateur resta toujours vivant jusque dans les années 1980 et en 2003, une nouvelle jeune troupe céda à la nostalgie de ces années théâtre et rejoua *J'y suis j'y reste*, le succès des années 1960. Cependant, ces « Gais de la loge » ne se sont pas essouffés et poursuivent leur bel élan théâtral depuis dix ans, à la suite du théâtre de patronage mais dans des locaux mieux chauffés.



⁶² Troupe école laïque, pièce *Le piston du capiston*, 1946.

Dès 1946, stimulée par le succès de la troupe privée, l'école laïque menée par de dynamiques jeunes enseignants dont Renée Pineau Soulard, avait pris le pas de ceux d'en face et avait décidé de créer son théâtre. Ainsi, une pièce sérieuse et une pièce comique furent montées avec succès. Sur la belle photographie⁶² des acteurs de la pièce comique *Le tampon du capiston*, on reconnaît de gauche à droite monsieur Garnier : instituteur, René Pineau Soulard : institutrice, Roger Belit, Jeannine Belit, Maurice Vincent, Jacqueline Hucteau, Marcel Calandreau, François Baudry, Guy Barré, Marc Bibard et Roger Poupin, tous amateurs de théâtre.



⁶³ Défilé de la noce des enfants, kermesse des écoles privées, cliché Boitrel, 1947.



⁶³ Trois bretons à la kermesse, vers 1945.

Petits et grands aimaient se déguiser et faire la fête. On les voit dans ce cortège de mariage d'enfants, autour de Jean-Claude Guérin, Bernadette Baudry, René Philippeau, Jeannette Châtaigner et les autres qui restent à reconnaître... On le sent aussi pour cette kermesse d'école, vers 1945. Trois Bretons⁶³ amusent et animent la fête : André Thomas au centre accompagné de Marceline Bluteau et de Joseph Pelloquin, instituteur de l'école libre de garçons qui porte sous le bras son violon et à la main son archet.

⁶² - Communiquée par Renée Soulard Pineau

⁶³ - Photographies communiquées par Joseline Baudry Belaud.



⁶³ Parents et bénévoles devant un stand de kermesse, vers 1945.

Les kermesses permettaient d'aider financièrement les écoles mais étaient aussi des occasions de s'amuser et de se retrouver dans les prairies du bourg, d'abord au doué, en bas des Ouches aussi puis le long du Loing.

On les avait croisés lors des noces vendéennes et on les a vus cet été sous les murs du donjon : manants, travailleurs et blagueurs : ils sont toujours de la fête. Cela rappelle enfin combien le bénévolat était important pour la fête et le reste toujours aujourd'hui !

Alain Rouhaud

Comme tous les ans ce sont les Bazogeais de Bazoges et d'ailleurs qu'il faut remercier pour cette chronique. Après le thème de la résistance et de la déportation qu'inspira l'histoire de Pierre Tisseau et des protestants de Bazoges, madame Counathe Tisseau me suggéra d'écrire sur un sujet plus léger. Elle a eu raison. La fête permet de sortir de sa souffrance, ne serait-ce qu'un moment, et d'aller vers les autres.

Renée Soulard Pineau garde des souvenirs précis des joyeuses fêtes bazogaises. Merci à elle d'avoir lancé l'idée et de m'encourager à écrire.

Merci beaucoup à Joseline Baudry Belaud, Joseph et Mamate Alland, Francine Ferchaud, Jacky et Chantal Bridonneau, Jacqueline Belaud Bobot, Louise et Michèle Belaud, Laurent Raingeaud, Jeannette Calandreou, Françoise Linyer, Jeanne-Marie Rouhaud, Titi Blézeau, Jacques et Thérèse Bordron pour les photographies aimablement prêtées et commentées lors de nos échanges.

Merci aussi à Geneviève Linyer et à Jean-Louis Bobot pour leur travail de collecte d'images depuis des années.

Merci enfin à Marguerite Chevreau, Jérôme Avril, Jeanne Thomas, Claude Thomas, Paul et Jeannine Frouin, André Orion pour leur contribution.

Merci enfin à Sylvie Alland et Virginie Evrard pour leur soutien et leur aide dans la réalisation de cette chronique.

Les notes de bas de pages permettent souvent d'aller plus loin, de citer nos sources et de lancer des pistes. Rappelons quelques références bibliographiques importantes : *Coutumes en Vendée, 1 et 2*, « La Boulite collection », Editions union Pour la Culture Populaire en Poitou-Charentes Vendée / Geste Paysanne, ouvrage collectif.

Faire sa jeunesse en Vendée dans le canton de la Châtaigneraie, Hérault-Éditions, 1988, par Christian Hongrois

« L'enquête orale d'Edmond Bocquier Ethnographie, « Tradition(s) » et « folklore » : en Vendée, où en est-on ? », par Jean-Loïc Le Quellec, *La Vendée Histoire d'un siècle 1900-2000, Recherches vendéennes, Annuaire de la Société d'Emulation de la Vendée et revue du Centre vendéen de recherches historiques*, n° 6, 1999, page 73.

« 1951, la mixité est tolérée sur scène Le théâtre en Vendée », par Claude Mercier, *La Vendée Histoire d'un siècle 1900-2000, Recherches vendéennes, Annuaire de la Société d'Emulation de la Vendée et revue du Centre vendéen de recherches historiques*, n° 6, 1999, page 73.

